

Tyrannie-tyrans / Révolte-révoltés

Compagnie Liria – Simon Pitaqaj



TYRANNIE-TYRANS
RÉVOLTE-RÉVOLTÉS

TYRANNIE-TYRANS

RÉVOLTE-RÉVOLTÉS

Dirigé par : Simon Pitaqaj

Intervenants : Henry Lemaigre, Jeanne Guillon Verne

Transcription : Henry Lemaigre

Relecture : Henry Lemaigre, Simon Pitaqaj, Hannaë Grouard-Boullé

Photographies : Philippe Brosse

Administration : Marine Druelle

Graphisme : Ada Seferi

Avec : Limon Iyam , Limon Gwendy, Fleurime Nathalie, Christelle font Lapalisse, Sandrine Chapalain, Nina Lecerf, Véronique Lepinte, Khalil Belketti, Rosa Montin Giovanola, Tsilia Ambrozo, Roseline Rabin, Eulalie Jalais, Leo broquin, Ramdany Camille, Ramdany Maïa, Sophie Clarion, Marcel Girodolle, Claire Albisson, Yanis Mohammad Albisson, Noham Mohammad Albisson, Ismâé Mohammad Albisson, Yves, Laëtitia

LE PROPOS

Le théâtre donne la force de vouloir, à son tour, prendre la parole pour s'exprimer sur ce qui nous échappe. Il propose une autre façon de vivre : ne plus être effacé de son existence.

La Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes. Au fil du travail de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances. Les contes s'invitent dans les cités, les mots du public se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres. La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Un projet pour les familles et pour Tous : relation entre les enfants et les parents/grand-parents, passerelles entre les différentes générations des habitants et les quartiers de Corbeil-Essonnes

En 2024, nous avons souhaité poursuivre ce travail de territoire en collaborant avec les familles : relation parent/enfant, relation enfant/grands-parents. Après le travail mené avec les femmes, il est important d'avoir le point de vue des autres membres de la famille dont celui des enfants. En incluant toutes les générations dans ce projet, ces rencontres permettent une cohésion entre tous.

Le choix du thème Tyrannie-tyrans / Révolte-révoltés nous permet d'interroger les forces qui opposent ou rassemblent les générations. Ainsi se trouvent ici évoqués le poids de la mémoire, des traditions, mais aussi la nécessité vitale, partagée entre tous les âges, de s'extirper de ces choses mortes et de ces idées molles. Caricaturant le dictateur nous nous moquons du tyran, par l'évocation de nos sou-

venirs nous nous donnons de la force pour résister. Par le rire et les larmes nous nous servons des modestes moyens du théâtre pour jouer et rêver nos révoltes passées ou futures et toujours désirées.

Les bénéficiaires se sont déplacés dans les différents lieux du projet, par conséquent dans différents quartiers de la ville de Corbeil-Essonnes. Le décroisement des quartiers incite au bon vivre ensemble.



PAROLE D'ENFANTS

MA MAMAN M'ÉNERVE

Moi, ma maman elle m'énerve.

Elle nous dit presque tous les jours ou il y a pas école de ranger notre chambre.

Alors là, ah l'attaque !

Quand je l'aurais vaincu je récupérerai son portable et je jouerai aux jeux vidéo toute la journée, même à l'école, même dans ma classe.

J'AIME PAS ÊTRE FORCÉE !

Moi j'aime pas être forcée, voilà !

Par exemple, quand j'ai pas envie d'écrire et que ma maman continue de me demander, j'aime pas.

Je lui dit que je veux pas mais elle m'entend pas !

Ça m'énerve !!!

J'ai envie de tout casser, de taper ma maman, de la jeter dehors !!!

Tous les gens qui me forcent j'ai envie de les jeter par la fenêtre, de les taper, de les mettre par terre, de les aplatir contre un mur, de les faire cuire.

Ça m'énerve !!!!

Mais je ne le fais pas parce que je les aime bien aussi.



MA RÉVOLTE

Ma révolte a commencé le jour où j'ai décidé de partir loin de ma famille pour m'instruire.

Je voulais simplement sortir des sentiers battus. Et vous vous doutez bien que cela ne s'est pas fait sans embûches.

J'ai dû faire face à beaucoup de violences.

J'ai dû faire face à des soi-disant sages, des savants, des grands intellos, des gardiens de la tradition.

Et parmi ces gardiens, contre toute attente il y avait des femmes.

Des femmes qui se disaient convaincues par ces traditions.

Moi je pense qu'elles étaient simplement résignées.

Il y avait beaucoup de sermons. Et parmi ceux-ci il y avait celui-ci.

Elle prend une posture, une voix et des attitudes d'homme très caricaturales.

« Eh ! Jeune fille ! Tu sais ce qu'est une femme ?

Je vais t'enseigner c'est quoi une femme.

Être une femme c'est être une bonne épouse. Voilà.

Elle reste à côté de son mari.

Être une femme c'est faire des enfants.

Plus on en a, plus on est riche !

Et la meilleure position d'une femme, sa meilleure place dans la société, c'est dans la cuisine.

Elle doit nourrir toute la famille !

Pas que son mari et ses enfants.

Mais aussi ses beaux-parents, ses neveux et nièces, toute la famille, tout le village ». *elle crache et reprend sa posture normale.*

Quant aux femmes, elles, elles tenaient plutôt ce discours-là.

Elle prend des attitudes, une voix et une posture caricaturale.

« Ma chérie !

Pourquoi tu veux souffrir comme ça ?

Pourquoi tu veux te donner autant de peine ?

Nous tes mamans, on a traversé ça !

Regarde, on est là, on n'en est pas mortes.

Arrête de souffrir et garde nos règles et nos traditions. »

Elle reprend sa posture normale.

Voilà. Beaucoup de paroles injustes, de violences.

J'ai été accusé d'infidélité, de déloyauté, d'être désobéissante.

Face à toute cette violence j'étais à deux doigts d'abandonner mon combat.

Mais toutes les fois où j'y repensais, je me faisais le film de l'histoire de ma mère.

Ma mère a réussi son rôle d'épouse parce qu'elle a, avec brio, suivi toutes les traditions, tout ce qui lui avait été enseigné.

Elle a réussi son rôle de mère.

J'ai été une enfant aimée, je n'ai manqué de rien.

Même pas l'amour d'une mère.

Mais par contre dans son identité de femme ma mère toute sa vie a eu beaucoup de regrets. Et je repensais souvent à ses paroles :

« Je n'ai jamais été heureuse, je n'ai jamais été épanouie. »

Je me disais alors que je n'avais pas envie de ressembler à ça, de vivre ça.

Je refuse de suivre ses traces.

J'ai décidé de mener mon propre combat, celui de la liberté.

J'ai suivi l'élan de mon coeur.

Ce combat je l'ai fait pour moi bien sûr mais je l'ai fait aussi pour ma fille.

Comme par hasard Dieu m'a donné une petite fille.

Ça aurait été plus simple si j'avais eu un garçon !

Tout est plus simple pour eux dans notre société.

Mais j'ai eu une petite fille.

Je me suis donc évertuée à continuer ce combat pour la liberté et c'est ça que j'essaie d'apprendre à ma fille aujourd'hui.

Dans la vie, on a tous quelque chose de très précieux qui s'appelle la liberté de choisir.

VOICI MON FOULARD

Voici mon foulard.

Il est vert d'un côté et de l'autre noir.

Il est extensible, rétractable.

Côté vert soyeux, côté noir rugueux.

Côté verts joyeux et côté noir ennuyeux.

Mon foulard me sert à bâillonner le monde quand il éructe trop.

Il me sert à me rendre aveugle quand le monde est trop moche.

Il me rend sourde quand le bruit devient trop envahissant.

Et quand je l'ai posé comme ça, que je n'entends et ne vois plus rien, je m'évade.

Je m'évade loin, très loin.

Je vagabonde, j'erre.

Je me promène dans un jardin.

Et si jamais tu veux me l'ôter, le côté noir me protège, qui s'y frotte s'y pique.

Et du côté vert qui s'y love, y reste.

RÉMINISCENCES-MON ACTE DE NAISSANCE

J'ai tout fait. Le tribunal de Boulogne-Sur-Mer, celui de Cuddalore, l'école, l'hôpital, la maternité, les deux orphelinats, le bureau des filles perdues et celui des enfants trouvés, le bitume de la France et la terre battue indienne. Je suis allée partout. J'ai remué ciel et terre. Je n'ai pas crié. Je n'ai pas pleuré. Parce que depuis trop longtemps, on m'a appris à me taire. J'ai eu une patience d'ange. Et j'ai rencontré des démons. J'étais désespérée et en colère. Mais les sentiments ne pouvaient pas sortir. Parce qu'on m'a appris à dire « Merci », « Merci de m'avoir adoptée ». Tous ces sentiments, en moi, ont formé une tornade intérieure. Et, épuisée, je me suis endormie.

Mais les morts ne voulaient pas mourir. Ils ne voulaient pas être enterrés par l'administration. Alors, ils sont venus. Ils sont revenus, les souvenirs. Je vais vous en raconter. Comme si c'était hier.

Tout allait bien. Je m'amusais super bien. Il y avait deux autres filles. L'une, plus âgée que moi, devait avoir 10 ans. Quant à la plus jeune, le bébé de la nourrice, elle était âgée de 2 ans. Nous jouions dans une pièce petite, mais qui paraissait spacieuse en raison de l'absence de meubles. Dans la pièce voisine, la nourrice cuisinait. Cette pièce donnait sur l'extérieur. On entendit frapper. Puis, plus rien. La maison

était silencieuse. Trop calme à l'approche du déjeuner. C'était comme si la nourrice avait cessé de cuisiner. Je suis partie voir ce qui se passait. Et là, je la vis, là. Allongée, étendue, les cheveux épars, le visage hagard, la bouche tordue. Et près de ce cri de la mort statufié, la mignonne petite bouche de sa fille, qui venait d'arriver. Tout à coup, ma main est attrapée. Notre aînée saisit notre cadette de son autre main. On court. On sort. Elle claque la porte. Essoufflée, elle dit : « Le serpent ! Le panier ! Le serpent ! Quelqu'un a apporté un serpent ! »

Les adultes, eux, ont juste dit : « Il va falloir chercher une autre nourrice ! » Alors je n'ai pas crié, je n'ai pas pleuré. Pleure-t-on une machine à laver usagée ? En fait, je n'ai pas eu le temps de pleurer ou crier. Tout le monde a disparu : Kaliaperumal, Karpeyya, Maa, Jyothi, Pattu, Mathiyalagan, Mamain tout le monde. Tout le monde a disparu. Tous ont été remplacés comme du vieil électroménager. Pire, ils n'ont jamais existé. Sur mon acte de naissance, il est écrit : « née de Martine et Jules MARTEEN ». Je suis adoptée sous le régime de l'adoption plénière. Plus rien n'existe. Rien n'a jamais existé. Ma nouvelle pièce d'identité a mis en pièces mon ancienne identité. Mais je me souviens. Non, je ne me souviens pas. Je ne veux pas que mes morts meurent une deuxième fois. Je veux connaître ceux qui sont encore vivants. C'est pourquoi, en vous priant d'agréer l'expression de ma considération distinguée, je vous prie de bien vouloir me délivrer, me délivrer mon acte de naissance, mon acte de naissance original.

Roseline Rabin



LES CHASSEURS

La panique gagne leur proie.

Elle va mourir, perdre la vie, ne plus rien voir de ce qu'elle aurait pu encore profiter.

Elle court, elle galope, s'envole, essaye de s'échapper, bien qu'elle sache que c'est sans espoir.

Le coup retentit dans le silence stressant, angoissant, entre les battements de c'ur de la proie, qui battaient jusque-là.

Elle vivait, gambadait, était vivante peu de temps avant, et meurt aujourd'hui brutalement.

Son c'ur s'arrête.

Elle n'a pas su protéger ses petits, ce pourquoi elle existe, ils vont mourir seuls, dévorés ou tués par ces êtres immondes.

Une larme unique coule et glisse sur le bec, sur le museau et commence sa chute libre.

La goutte s'écrase sur la terre humide.

Déjà, on ramasse le corps humide et encore chaud de la bête.

Ces assassins.

Ma main tremble de colère et de chagrin quand j'écris ces lignes.

Autrefois, les sangliers n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui dans certaines régions de chasse.

Les « chasseurs » les élèvent, parqués, puis les relâchent pour mieux les tuer.

Ils se reproduisent, et les chasseurs les assassinent, après l'espoir d'une vie de liberté.

Selon « l'éthique des chasseurs », leur morale, tuer les petits est inapproprié.

Mais un peu de sang froid !

Y a-t-il trop de sanglier oui ou non ?!

Ceux-ci grandissent, se reproduisent, vont saccager les champs, les jardins.

Il y a trop de sangliers ?

À quoi servent réellement les chasseurs ?

S'ils laissent croître la population des sangliers, qui ne sont que des exemples parmi les autres bêtes, bécasses, daims, cerfs et biches...

Est-ce donc pour le plaisir de dominer, d'assassiner plus faible qu'eux qu'ils en ont fait leur occupation ?

Mais cela peut-il durer ?

Ces connards !

Pouvons-nous les laisser continuer d'assassiner, de tuer ?

Je ne pense pas, non, et je me battrai de mon mieux pour que les ruraux comme les urbains, comprennent que ça ne peut pas durer.

Vous aimez la viande, très bien !

Mais vous est-elle nécessaire ? Non !

Je suis végétarienne, je n'ai pas encore treize ans, et je compte bien profiter de la longue vie que j'ai encore devant moi pour faire entendre raison à l'humanité !

Vivre en harmonie avec notre entourage, notre environnement, est possible.

La plupart des bêtes sont de proches évolutions d'autres bêtes bien présentes avant nous. Et nous ne faisons que prouver que nous ne pouvons semer que destruction et ravage sur notre passage.

J'espère qu'un jour, l'humanité saura se rendre compte de son immense bêtise.

Avant qu'il ne soit trop tard.

Rosa Montin Giovanola

C'EST PAS UN CRIME

Un tribunal essentiellement composé d'hommes. Une femme entre, elle se pose devant ses juges.

Je ne sais pas ce que je fais là.

Je n'ai pas commis de crime. J'ai juste pris la décision de suivre un chemin que les femmes de la génération de ma mère n'ont pas eu le courage de prendre.

Et là, aujourd'hui, je me retrouve face à un public d'hommes m'accusant d'avoir choisi la liberté !

A huit ans ma mère était déjà une femme mariée. Elle n'a pas eu le choix.

A douze ans elle avait déjà deux ou trois gosses. Elle n'a pas été éduquée.

Vous savez ce qu'était son éducation ?

Les champs ! Vous connaissez ! Les plantations ! C'était une laboureuse.

Elle n'avait pas d'argent, elle dépendait entièrement de son mari.

Et moi aujourd'hui je suis accusée d'avoir un poste de directrice parce qu'une femme soi-disant n'aurait pas le droit de travailler.

Alors je vous pose la question... qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?
J'ai eu tort d'aller à l'école ?
J'ai eu tort de travailler ?
J'ai eu tort de choisir mon mari ?
J'ai eu tort ?
J'ai eu tort de dire que je ne voulais qu'un enfant ?
J'ai eu tort de ne pas en vouloir deux ou trois ou quatre ou cinq ?
Non ! Je ne veux pas ça.
Parce que ma mère n'a pas eu le choix.
Elle n'a pas eu le choix que moi j'ai aujourd'hui.

Je vis dans une société où la liberté est un sésame et moi j'ai
décidé d'embrasser pleinement cette liberté-là.
Et vous m'accusez de piétiner les traditions de chez moi ?
C'est quoi les traditions !
C'est qui les traditions !
Ce sont les hommes qui décident et nous on doit se plier.
Et moi je dis, pour moi, pour mes petits-enfants, mes petites
filles, la liberté sera toujours et toujours mon combat.
Ce n'est pas une option. C'est comme ça.
Maintenant faites ce que vous voulez.
Moi je décide de mourir pour la liberté.

MODE D'EMPLOI DU SOUTIEN-GORGE

a. Descriptif

Deux demi-ballons attachés entre eux.
A chaque extrémité de ces demi-ballons, il y a une languette.
Sur chaque languette, il y a des agrafes.

b. Usages

Pour un usage domestique ou à l'international.

c. Usage domestique

Cacher les excroissances féminines, qu'il s'agisse des signes
d'arrogance ferme de l'insolente jeunesse ou de la chair
mollissante ' pour ne pas dire moisissante ' de la décadente
vieillesse.

d. Usage international

Parachever la civilisation de certaines peuplades indiennes où les
femelles avaient la fâcheuse manie d'exhiber leurs mamelles avant
la mission salvatrice de l'homme blanc.

e. Précautions d'usage

En public, cacher soigneusement les bretelles ' surtout dans les
établissements d'enseignement chrétiens.

f. Optionnel sur certains modèles

Armatures en fer sous les ballons. Cancérigène. Conseillé aux hommes dont les femmes sont riches ou plus casse-pieds (pour ne pas dire autre chose) que la moyenne.

g. Modèle déconseillé

Avec fermeture sur le devant : il est trop facile à mettre pour les femmes ! De plus, quand un homme veut le dégrafer, la femme le voit. Ce modèle suggère aux créatures inférieures la fausse idée qu'elles pourraient avoir le contrôle de leur vie. Elles ne doivent à aucun moment oublier que nous sommes les maîtres !

h. Mode d'emploi

A administrer précautionneusement aux femmes, en leur faisant croire, que si elles les portent ; elles auront moins mal au dos, seront plus attirantes et plus modernes.

i. Effets indésirables

Certaines femmes préfèrent le soutien-gorge du maillot de bain deux-pièces au maillot une pièce ou au burkini.

En cas de suspicion d'émancipation féminine, contactez immédiatement votre gardien de la conscience et de la suprématie masculine.

Roseline Rabin

MARCELLO

Je m'appelle Marcellito ! Je suis le fils du grand Marcello, celui qui a combattu à Madrid devant 50000 spectateurs.

J'entre dans l'arène !

La foule m'applaudit...tu vois papa !

Ils m'ont reconnu, je suis ton fils.

Tu es fier ?

Je pense à toi maman.

D'un coup, quatre petits bonhommes se portent autours de moi.

Ils ont des bâtons dans les mains. Ils dansent, ils courent et en passant ils me plantent des bouts de bois là, entre les deux omoplates.

Ils ne vont pas me faire chier longtemps ceux-là, je les charge !

En deux minutes ils ont disparu, ils fuient !

T'as vu maman !

Ils ont eu peur de moi !

Et toi papa, tu es fier ?

J'ai bien travaillé hein ?

Alors voilà qu'arrive un cheval. Il est caparaçonné. Il est couvert d'une nappe de mailles énorme. Au-dessus du cheval, un bonhomme avec un bâton.

Héééé, vous allez voir Je le charge !

Je charge, je charge dans le cheval.

Il titube ! Il titube mais il ne tombe pas.

Je reprends mon élan et je charge !

A ce moment-là, le bonhomme là-haut, il me plante son bâton là, entre les deux omoplates.

Je le regarde, il fuit !

Et je me retrouve seul dans l'arène !

Le public applaudit, il applaudit le champion !

Tu vois maman ?

Et toi papa, tu es fier de moi ?

Et voilà qu'arrive dans l'arène un drôle de petit bonhomme.

Il est vêtu de jolis tissus brillants, dans la main droite il tient une épée et dans la gauche un chiffon rouge.

Ha ! Il croit me faire peur avec son chiffon ?!

Il me fait rigoler.

Je le charge !

Et quand j'arrive auprès de lui, il fait un pas de côté. Il m'évite il a peur.

Je reprends mon souffle, les piqûres de tout à l'heure me font mal.

Le bonhomme agite son chiffon, il me provoque, il va voir.

Je le charge encore !

Il fait à nouveau son pas de côté !

Je me retourne, nous nous faisons face.

J'ai le goût du sang dans ma bouche, ma vue se trouble mais je suis fort.

Je suis ton fils papa.

Il agite à nouveau son chiffon.

Cette fois je vais me le faire, je vais l'avoir.

Je charge ! Je charge ! Je charge !

Mais cette fois, au moment de m'éviter, il me plante son épée là, entre mes deux omoplates.

AH...Ah...ah...h...

Papa...tu es fier de moi ?

Si tu peux me faire une place auprès de toi, là-haut, au paradis des taureaux de combat.

J'aimerais que tu me reçoives, j'ai bien travaillé, je voudrais me reposer.

J'arrive papa, j'arrive !

Marcel Gironde

LE STYLO DU TYRAN

La narratrice, spectaculaire :

Bonjour à tous, ce stylo d'allure banale que vous voyez là, a été créé par le Grand, le Puissant, notre vénéré chef en personne ! Franchement, quelle chance vous avez... Vous pouvez même le toucher ! N'ayez pas peur, sentez comme il irradie la puissance meurtrière !

Ce stylo est HISTORIQUE !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Notre glorieux dirigeant l'a très bien pensé : autonome, cruel, tyrannique...

Chers spectateurs, j'ai l'immense honneur de vous présenter, LE STYLO DU TYRAN !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Voici la première arme de ce petit bijou que j'ai sobrement baptisée :

- Le Point De La Mort Qui Tue (LPDLMQT pour les intimes, donc pas vous).

Vous avez certainement déjà vu ce genre d'articles en magasins, aussi me direz vous :

La narratrice, en prenant une voix de tête :

- Elle est nulle celle-là, j'en ai déjà vu plein des trucs comme ça...

IGNARES !!!! En effet, sauf que celui de notre cher Empereur de la Cruauté ne possède PAS la petite ficelle qui retient le poing. Si vous appuyez une fois, le poing jaillit (bon).

Alors que si vous appuyez DEUX fois (je ne vais pas vous montrer parce que ça détruirait la ville, mais bon) le poing devient nucléaire !!!

Oui je sais c'est trop bien, vous voulez tous l'essayer mais non.

La deuxième arme est plus philosophique. Ce stylo est celui qui a écrit le roman best-seller de notre gentil petit chef !! Le pouvoir de traumatiser des millions de gens seulement avec un stylo, ça fait rêver non ? D'ailleurs, si vous enlevez le poing et que vous appuyez sur le bouton noir, ça fait :

La narratrice, d'une grosse voix :

-Martyriser, martyriser. Franchement, quel talent ! On sous-estime trop le pouvoir de l'écriture. Notre chef a tué des millions de gens, de sang-froid, sans se salir les mains. Il suffit d'une signature et BIM ! Femmes, enfants, hommes, chien, chat, escargot... Il n'épargne personne. J'ai tellement pleuré sa mort, une si grosse perte... Sans l'arrivée des alliés, on serait des esclaves. Je leur en veux énormément de nous avoir sauvés. Ils ont gâché ma vie d'esclave. Je pense que je vais me laisser pousser la moustache... DIVAGATION TOTALE SUR LES BRUNS, LES TEINTS ET LES EXCEPTIONS.

Nina Lecerf

CUBE NOIR

L'obscurité.

Je veux que pour une fois vous preniez le temps de fermer les yeux et d'écouter le silence qui nous entoure. N'ayez pas peur ou honte de lui faire face et d'avoir un moment seul avec vous-même.

Peut-être pensez-vous n'avoir aucun démon ?

Pourtant ils sont toujours là, dissimulés dans un coin de votre tête, à vous épier. Dissimulés derrière vos sourires et vos bonnes manières prêts à se manifester dans vos pensées suicidaires.

Ils réapparaissent toujours au bout d'un moment.

Pouvez-vous les voir vos démons ? Les imaginer ? Est-ce qu'ils vous reviennent dans cette noirceur ?

Et si la source de vos malheurs, de vos démons était « les autres », les personnes autour de vous.

A quoi pensez-vous ? Vous savez que j'ai raison. Vous ne voulez pas l'admettre mais si vous vous créez des démons c'est seulement et uniquement à cause du regard des autres.

Peut-être que les personnes les plus proches de vous sont celles qui vous méprisent le plus ?

Suis-je entrain de vous dire des vérités ou avez-vous trop d'orgueil pour admettre que j'ai raison ? Moi, une simple inconnue.

Mais, au fond de vous, tout au fond de vous, vous savez que « les autres » ne sont pas tout à fait la seule et unique source de vos démons. Finalement peut-être n'ont-ils rien à voir avec ceux-ci.

Car finalement, le seul vrai tyran, c'est vous-même.

Tsilia Ambrozo



LA BOUSSOLE

On m'a demandé de parler d'un objet auquel je tiendrais particulièrement.

J'ai cherché dans mon sac, cherché, cherché et j'ai trouvé une boussole.

Pourquoi une boussole... ?

Eh bien j'ai cherché, cherché, cherché dans mon sac une réponse.

Et pendant que je cherchais, je me suis dit qu'en général une boussole ça sert à garder et conserver le nord.

Sauf que bien qu'on m'ait déjà expliqué un certain nombre de fois le fonctionnement d'une boussole, je n'ai jamais vraiment très bien compris comment ça marchait.

A croire que je n'ai pas vraiment envie de me repérer ni de conserver le nord.

Je crois, à bien y réfléchir, que le nord de tout le monde ne m'intéresse pas.

Peut-être que, quand même, vu la gabegie qu'il y a dans ce pays d'absurdie.

Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui le perdent, ce nord.

Et peut-être que c'est pour eux, finalement que j'ai cette boussole dans mon sac.

Moi vous voyez je me contente de mon nord interne.

Ce sont, au final, les autres qui perdent le nord et non pas moi.

Voilà la réponse que j'ai trouvée dans mon sac.

LA MÉDAILLE

Après la guerre, la seconde, on a fait une grande commémoration. Il y avait des politiques en costumes, des généraux avec tout un tas de trucs qui pendouillaient et là, devant tout ce gratin, on a décoré mon père de la médaille de la résistance.

Le général est arrivé, il lui a accroché la médaille et l'a embrassé.

Mon père a fait une drôle de gueule pas habitué.

Et comme pour une fois on lui donnait, il a pris la parole.

Il s'est adressé à tous, aux gens qui étaient là, au public et aux notoriétés.

« La médaille que je viens de recevoir. Qui m'est donné aujourd'hui, à moi. Je me dois de la remettre à tous mes camarades, à tous mes amis qui ont combattu pour la liberté de la France. A tous ceux qui ont combattu contre le fascisme et l'hitlérisme.

Cette médaille je la leur donne !

Cette médaille je la dois à Alfonso qui venait d'Espagne après avoir combattu franco et qui évidemment a rejoint la résistance et a lutté avec les Français pour la liberté.

Je la dois à Momo, Mohammed, qui travaillait sur les chantiers en France, qui a fait la guerre contre les Allemands et qui a rejoint la résistance quand la France a capitulé. Parce qu'il était pour la liberté Momo.

Je la dois à Poulet. On l'appelait le Poulet parce que c'était un gendarme. Ce gendarme avait rejoint la résistance et formait les jeunes au maniement des armes. Un jour le Poulet a appris que sa

femme était malade, qu'elle était à l'hôpital à Limoge et il est allé lui rendre visite. Là-bas les Poulets de Vichy l'attendaient, l'ont arrêté, l'ont fusillé pour avoir aidé la résistance. Poulet je te la donne cette médaille.

Cette médaille, je la donne à Moïse qui a échappé aux rafles de la police française et qui a voulu défendre ses idéaux de liberté. Tu es entré dans le maquis, et tu n'en es pas ressorti.

Je dois cette médaille à tous les autres, si nombreux, si différents, qui ont tous combattu pour la liberté, qui ont disparu et qui méritent notre respect.

Et je vous demande à vous ! De vous lever et de respecter une minute de silence.

Pendant cette minute, quel que soit votre dieu, quel que soit votre ciel et même si vous n'en avez pas, pensez à ceux sans qui nous ne serions pas là aujourd'hui. Ils le méritent.

Pendant la minute de silence, on entend le chant des partisans.

« Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?

Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?

Ohé partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme !

Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades,

Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades ;

Ohé franc tueurs, à la balle et au couteau tuez vite !

Ohé saboteur, attention à ton fardeau, dynamite !

*C'est nous qui brisons les barreaux des prisons, pour nos frères,
La haine à nos trousses, et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves,
Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève.*

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait, quand il passe ;

Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place.

Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes,

Sifflez, compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute.

Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines »

Maintenant, moi qui suis le fils de cet homme, 70 ans après, je me dis qu'il y a encore de la résistance à faire.

Quand j'entends autour de moi des gens qui disent : « Mais qu'est-ce qu'ils foutent là, ils pourraient retourner chez eux ! »

Quand j'en vois d'autres qui prennent pour idéal politique des personnes qui disent « C'est de leur faute, à eux, aux autres si on est dans la merde. Qu'ils retournent chez eux. »

Moi, à ces gens-là je dis : « Ouvrez les fours crématoires ! Allez au bout de vos rêves fascistes ! De vos rêves de morts ! »

Et aux autres je dis qu'aujourd'hui nous devons résister ! Résister face à cette idolâtrie de la supériorité d'une race qui n'existe pas.

Les hommes, avant d'avoir une couleur, avant d'avoir une religion ils

sont des hommes et en tant que tel ils doivent résister à tous ceux qui disent le contraire.

Si on les laisse virer tout le monde on aura plus d'équipe de France de foot !

On aura plus assez de vigiles et plus assez de médecins.

Les médecins étrangers qui viennent soigner ici parce qu'on a plus assez de médecins ils ne font pas le tri ! Ils ne disent pas « toi tu es français tu peux crever. »

C'est pourquoi aujourd'hui je dis « Opposons nous !

Du mieux de notre force et avec nos plus beaux désirs de liberté et de respect qui sont les vraies valeurs de notre pays. »

Je vous demande, je vous prie, de lutter contre tout ça.

Merci.

Marcel Girodolle



LE GIGOT

Julot allume la télé et éclate d'un rire tonitruant.

Martine le regarde avec amour, se sert un verre, le porte à ses lèvres, commence à boire quand...

Julot : Martiiiine ! J'ai faaiim !

Martine : Oui mon amour, J'arrive... je t'amène de la soupe.

Elle prend un bol de soupe, le lui donne et s'éloigne. Elle reprend son verre et là

Julot : Martiiiine ! Faut débarrasser !

Elle prend le bol, le pose, reprend son verre et...

Julot : Martiiiine ! J'ai froid...

Martine : J'arrive...

Elle ferme la fenêtre et reprend son verre quand soudain...

Julot : Martiiiine ! J'ai soif ! Je veux ma bière !!!

La femme soupire et sort de scène.

Julot : Alors cette bière ! Raaaaa tu en mets du temps ! C'est toujours

pareil ! Je suis un souffre-douleur ! J'attends, j'attends encore et j'attends toujours ! Tu en profiteras pour fermer les fenêtres du salon et ouvrir celles de la cuisine ! N'oublie pas les poubelles aussi ! Et puis mes chaussettes à recoudre, repasser mes chemises, mettre de la bière au frais, me ramener mon plaid

Pendant la réplique de Julot Martine revient à pas de loup avec un couteau et s'approche sans être vue du lit ...

Martine ? Maaaartine ? Ben Martine t'étais où et qu'est-ce que tu fais avec ce couteau ?

Splortch. Julot git, mort, sur le lit.

Martine : Désolé mon Julot, mais t'étais vraiment trop chiant.

Elle tire le cadavre de son mari jusqu'en coulisse et prend bien soin de laisser les jambes dépasser. Satisfaite, elle finit son verre et prend un tablier dans la cuisine, récupère une tronçonneuse et se dirige vers le cadavre en coulisse. Bruit de tronçonneuse, les jambes tressaillent. On ne la voit pas mais on l'entend

Martine : Oh ben merde, y'a du sang partout... Oh, une tripe ! Même mort t'en fout partout mon julot, un vrai cochon ! Tiens ton c'ur, je savais pas qu'il t'en restait un !

Trois minutes plus tard, elle ressort du frigo, le tablier plein de sang.

Martine : Eh ben voilà ! On aura du gigot le mois... Bonne congélation mon amour !

Faudrait quand même que j'appelle la police... sinon ils vont se

douter de quelque chose...

Martine prend le téléphone et compose le 17.

Policier : Popo... euh... pola... euh... POLICE !

Martine : C'est au sujet de Julot. Je le trouve plus.

Policier : Julot, c'est votre chat ?

Martine : Mais non, c'est mon mari, mon marrant, mon chéri, mon chouchou *au public* Il est con lui !

Il hésite.

Policier : Bien madame. Quel est votre identité ?

Martine : Martine.

Policier : Non mais votre nom !

Martine : Z'êtes bouché ou quoi ? Je vous dis que c'est Martine.

Policier : Martine, Martine ?

Martine : Martine Martine.

Policier : Bon, admettons. Où habitez-vous madame Martine ?

Martine : Bah chez moi pardi !

Policier : Non mais plus précisément ?

Martine : Je suis proche du cimetière.

Policier : : Je vous ai pas demandé votre âge mais votre adresse madame Martine.

Martine : Ahhhh, 32 bis rue de l'abattoir, les volets bleus !

Policier : Ne bougez pas, j'arrive de suite.

On entend immédiatement la sonnerie de la porte d'entrée.

Martine : Entrez !

Le policier entre.

Martine : Ah ! C'est vous. Vous avez fait vite dites donc.

Policier : Vous savez la police...

Martine : C'est ça, c'est ça. Donc, comme j'l'ai dit au téléphone, j'trouve plus Julot...

Policier : Ne vous inquiétez pas madame, je vais le trouver votre mari.

Il se met à chercher partout. Chaque fois qu'il touche un truc, la vieille femme se met à geindre :

Il montre un premier objet puis le lance.

Martine : Mon service en porcelaine !

Il cherche ailleurs, même jeu

Martine : Mon chat !

Il cherche autre part, Même jeu

Martine : Attention, ma collection de disques de Sardou !

Résigné, le flic déclare :

Policier : Bon bah c'est pas tout ça, mais je commence à avoir faim...

Martine : Si vous voulez, j'ai du gigot...

Policier : Ah mais c'est parfait !

Avec une mine réjouie, la grand-mère lui sort du frigo un beau gigot...

Le policier, suspicieux de voir une si grosse pièce de viande, demande :

Policier : Vous êtes sûre de la qualité de votre viande ?

Martine : Ne vous inquiétez pas, c'est du pur porc...

Policier : Ah, vous me rassurez alors ...

L'homme commence à manger quand il relève la tête.

Policier : Vous avez de la mayo ?

Martine soupire, lui apporte de la mayo et se rassoit. Le regarde manger grassement et avec empressement et elle déclare :

Martine : C'est marrant, vous m'faites penser à mon mari vous...

Policier : Ah bon ? En tout cas, votre gigot est délicieux. Tout comme votre compagnie...

Martine rougit et dit :

Martine : Vilain flatteur...

Policier : Bon ben... pour votre Julot... faudra chercher au service des objets trouvés.

Martine : Vous avez raison. Merci encore pour tout ce que vous avez fait...

Policier : C'est ça... Allez, au revoir !

Martine : Attendez ! Il reste du gigot... je vais vous en donner. Et je vous mets de la compote de prune avec.

Policier : C'est trop gentil...

Martine : Si si j'insiste, vous partagerez avec vos collègues !

Policier : Bon, d'accord...

Martine : Allez, au revoir !

Martine attend que le policier quitte la scène.

Les policiers, qui se régalerent, n'ont jamais su que c'était eux qui avaient scellé le mystère...

*Nina, Rosa et Yves
d'après une nouvelle de Roald Dahl Coup de Gigot.*

LE SALON DE L'ENFANT

5 Enfants sont disposés sur le plateau comme des modèles de voiture dans un salon de l'auto. Chaque enfant a ses spécificités. Devant chacun·ne une pancarte sur laquelle on peut inscrire le type de modèle.

La Dame, habillée d'un tailleur noir et coiffé d'un chignon serré, entre au plateau.

Les beaux spécimens !

Elle va voir un premier modèle d'enfant. L'air impassible on le voit compulsivement lever le doigts comme pour répondre à des questions posées par un professeur invisible dans une classe imaginaire.

Celui-là est merveilleux ! La ligne est parfaite, on sent que l'alimentation est saine, équilibrée. ça c'est sûr, c'est élevé en plein air, pur Bio !

Rho dit donc, on est gâté.

Elle change de modèle. Un enfant aux cheveux longs est assis au sol, avachi. Il tient une manette de console qu'il agite comme un volant et dont il presse frénétiquement les boutons.

Ah celui-là faudra revoir la coupe ! Fille, garçon, on a du mal à saisir, heureusement qu'il y a une manette de jeux.

Voilà ce que ça donne quand on donne des jeux vidéo à son enfant.

Des jeunes complètement accros ! On leur met un jour une manette dans les mains et après c'est terminé ! Et puis l'odeur de ce genre de modèle, je ne vous dis pas. Pouah !

Va voir un troisième modèle. Un enfant absorbé joue d'un instrument de façon continue et mécanique.

Heureusement qu'on fait aussi le modèle musical. Celui-là je suis sûre qu'il a appris à jouer d'un instrument avant de savoir marcher. Les parents l'ont bien élevé celui-là. C'est une bonne bête !

Change de modèle. Une petite fille en collants blancs et à la robe rose ornementée de froufrous de la même couleur exécute maladroitement quelques pas de danse.

Ah ! Celui-là, c'est l'un des modèles traditionnels. La tenue rose permet de savoir que c'est le modèle de la petite fille. Bien sage, bien élevée, on ne l'entend pas. C'est l'enfant rêvé, l'idéal. Je suis sûre qu'elle a fait ses nuits dès la maternelle.

Elle va voir le dernier enfant. Assis sur un skate, short qui remonte au-dessus des genoux, casque aux oreilles. L'enfant, plongé dans une musique rythmée, bat la mesure en secouant la tête.

Ah voilà le dernier modèle ! L'ado ! Celui-là les parents vont en baver. J'espère que le père a acheté un fusil. Eh ben oui ! Il faut faire gaffe de nos jours, il faut garder le troupeau. Regardez là avec son pantalon un peu un peu court. Les parents ont du mouron à se faire, ils ont intérêt à bien la mater, à bien lui apprendre les règles dans le droit chemin. Sinon ça va vite, ça fini par mettre des mini jupes et ça fait le trottoir.

Et ouais ! Ça ne se dresse pas n'importe comment un enfant !

*La dame se pose en avant-scène, elle sort de la poche de son tailleur une pancarte avec écrit **Maman** dessus. Elle pose la pancarte devant elle. Elle se détache les cheveux, enlève son tailleur.*

Et finalement comment on fait. Nous. Il y en a qui ont le mode d'emploi ?

Il a été livré avec ? Avec l'enfant ? Comment on sait si on a fait les bons choix ? Est ce qu'on va dans la bonne direction ?

Il faut que l'enfant fasse ses choix mais il ne faut pas qu'il soit un tyran, prendre du temps pour soi mais être avec notre enfant tout en travaillant pour ramener de l'argent C'est quoi le juste milieu. Être aventurier, aventurière, leur faire découvrir des tas de choses mais il faut quand même qu'ils restent sages, ne faudrait pas qu'on les entende trop. Comment on fait ? Maman tyran, maman poule ?

Je me couche tous les soirs avec ce doute. Et chaque matin je me dis que je vais faire un peu mieux. Certaines fois je crois que je me plante en beauté et d'autres fois je me dit 'Wouah, là j'ai géré.'

Mais à la fin, comment on sait ?

L'un des enfants quitte son rôle de statue pour prendre dans ses bras la dame.

LE PORTABLE

Je travaille comme professeur en Inde.

En Inde être professeur est génial parce qu'il y a des historiens qui disent tout simplement qu'aujourd'hui l'Inde n'existerait pas sans ses professeurs. Parce que les professeurs à l'époque étaient itinérants et que sans eux l'unification du pays n'aurait pu être possible. Quand on est prof en Inde, on est très respecté. Pas comme en France.

Mais en Inde comme en France, on a des enfants paresseux.

Cette année-là, j'ai de la chance, j'ai une classe de filles qui travaillent beaucoup.

Elles sont cultivées, très motivées pour apprendre le français et qui en veulent toujours plus et plus.

Arrivé en février je leur annonce que je vais faire un cours sur les dangers des nouvelles technologies. Et là, les filles me disent qu'elles ne sont pas d'accord. Elles se rebellent.

« Nous, on est pas d'accord, ça fait depuis le primaire qu'on nous gave avec les dangers des nouvelles technologies, nous on est pas d'accord. Parce que pour nous, les nouvelles technologies c'est libérateur. »

Moi je suis surprise, je ne m'attendais pas du tout à ça de la part de ces filles-là qui sont si travailleuses.

Je me dis que si elles réagissent comme ça c'est qu'il y a vraiment quelque chose qui leur tient à c'ur.

Je leur réponds que c'est dans le programme et que je suis obligé de le faire. Mais je leur propose aussi de tricher un peu, après avoir traité le programme, je leur propose de prendre un temps pour argumenter, débattre sur le sujet. Elles pourront alors me donner leurs arguments en faveur de la technologie et moi je ferais entrer ça dans le cours de débat.

Quand vient le moment du débat, une première élève déclare.

« Les téléphones portables ça libère la femme ! »

Je suis étonnée et je me souviens qu'avant d'arriver dans cette grande école j'habitais dans un tout petit village. Et dans ce tout petit village, la première chose que les parents de la mariée offraient à leur fille, c'était un téléphone portable. On pourrait se dire qu'il y a des choses plus urgentes à offrir à un mariage qu'un téléphone portable. Surtout dans des villages où on n'a pas l'eau courante. Et alors, en discutant avec mon élève, je me suis aperçue que si certaines ont une belle famille en or, d'autres sont moins chanceuses. Alors quand la belle-famille abuse voir même met en danger la mariée on utilise le portable. Et toute la famille débarque pour protéger la mariée. Donc oui, effectivement, le portable ça peut être libérateur.

Puis une seconde se lève pour poursuivre le débat.

« Pour les minorités invisibles, le portable c'est important ! »

Je comprends pas tout de suite le rapport.

« Si on est juif par exemple et qu'on est persécuté. On va à la synagogue et on rencontre d'autres juifs. Si on est Musulmans on va à la mosquée On peut être soudés et se défendre contre la majorité. Mais si on est homosexuel ? On est seul dans sa famille, quand on se promène dans la rue c'est pas marqué sur le front des gens, il n'y

a pas de lieu officiel pour se rencontrer. On est seul. Mais grâce à internet les homosexuels commencent à se fédérer. Les lesbiennes en Inde se fédèrent et peuvent se défendre grâce à internet. Et en France, madame, ça s'est passé de la même manière. »

J'ai réfléchi et je me suis rendu compte que pour moi, en tant qu'adoptée, ça s'est passé de la même manière. Quand on sort dans la rue c'est pas écrit non plus sur le front des gens qu'ils sont adoptés. Moi, c'est grâce à internet que j'ai pu trouver une communauté de personnes adoptées avec qui j'ai pu enfin partager mes problèmes. Et c'est grâce à eux que je me suis rendu compte de ce dont j'avais envie par rapport à ma famille biologique, de mes papiers d'origine et, surtout, que je n'étais pas toute seule.

Donc, il a bien fallu que je me range à l'avis de mes élèves.

Le portable, internet, les nouvelles technologies c'est libérateur.

Roseline Rabin

LES VÊTEMENTS POUR FILLE

Je viens de recevoir la collection printemps été 2027 et j'aimerais vous présenter ce petit ensemble.

Ici on vise le trois-quatre ans.

Alors d'abord la petite brassière, décolleté évidemment et rose. On y a ajouté des petits froufrous et des petites plumes sur le haut.

Pour le bas, deux propositions. Soit le string ficelle soit le string tanga.

Eh oui ! C'est important qu'elles s'habituent très très tôt à cette sensation-là.

Également, le petit plus, sous la brassière nous avons inséré des baleines. En effet, il faut aussi les habituer très tôt. Si on ne les habitue pas très très tôt c'est comme pour la nourriture, elles peuvent développer une allergie ensuite. Ce n'est pas agréable pour elles. Alors que si on les a habitués dès l'enfance aux baleines, quand elles ne les auront pas, limite ça leur manquera.

Oui !

Évidemment qu'à quatre ans on a besoin de porter des mini-jupes et des crop tops !

Des petits débardeurs avec un décolleté !

Après la couche, il faut passer le plus rapidement possible aux sous-

vêtements féminins.

Ce sont des femmes en devenir, elles doivent s'habituer dès toute petites à mettre ce genre de vêtements afin de commencer à mettre en valeur leurs attributs féminin.

Et tout ça en rose évidemment !

LES PANTALONS

La scène se passe en France, au Moyen Âge.

La policière déambule tout le long du théâtre, surveillant que personne ne commette la moindre faute, l'air fière.

Scène I

La policière : Eh, toi, là-bas !

La jeune fille : Oui, Madame ?

La policière : Au nom de la loi, je t'arrête !

La jeune fille : Mais pourquoi m'arrêtez-vous ? Je n'ai que neuf ans !

La policière : Vous portez un pantalon !

La jeune fille : Eh bien ?

La policière : Les filles n'en ont pas le droit !

La jeune fille : Mais on est bien mieux dans un pantalon !

La policière *s'avance* : Oui, mais les filles sont interdites d'en porter !

La jeune fille, *recule* : Mais pourquoi ? Les garçons en ont bien le droit, eux

La policière, *s'avançant et la coupant* : C'est la loi ! Ce n'est pas toi qui vas la changer !

La jeune fille, *reculant et haussant la voix* : Et pourtant, il le faut !

La policière, *attrappe la jeune fille par le bras* : Cela suffit, jeune fille, je vous amène au tribunal !

La jeune fille, *se laisse faire, elle est forte digne et fière* : Très bien, puisque que vous y tenez, je vous suis !

La scène se déroule désormais au tribunal

Scène II

La policière, *traînant la jeune fille* : Madame la juge, je vous présente une jeune fille qui désobéit à la loi.

La juge : Ah oui ? Eh bien, qu'à fait cette jeune fille ?

La policière, *tenant la jeune fille les mains dans le dos* : Elle porte un pantalon !!!!!

La juge : C'est fâcheux, très fâcheux, en effet Jeune fille, pouvez-vous m'expliquer cela ?

La jeune fille, *gesticulant dans le but de se libérer de l'emprise de la policière* : On est bien mieux dans un pantalon !

La juge : Peut-être, mais tu es au courant que les femmes n'en ont pas le droit ?

La jeune fille : Oui, mais la loi est injuste !

La juge : La loi est dure, mais c'est la loi ! Tous les citoyens sont en devoir de la respecter. Si tu veux repartir sans ennuis, promets de ne porter plus que des jupes.

La jeune fille *se débat de plus belle* : Non, je ne promettrais rien du tout ! La loi est injuste !

La juge : Bien, alors tu seras enfermée avec ta famille !

La jeune fille, *parvenant à s'échapper* : Vous ne me rattraperez pas !

La juge : Rattrapez-la ! Rattrapez-la, c'est un ordre !

La jeune fille court le long de la scène pour échapper à la policière qui lui court après. Après quelques secondes, le policier revient seul.

La juge : Allez chez elle et arrêtez sa famille !

La scène se déroule à présent chez la jeune fille

Scène IV

La policière : Bonjour, Madame.

La mère : Hoooo, bonjour, Monsieur, c'est pas souvent qu'on a de la visite !

La policière : Madame, au nom de la loi, je vous arrête !

La mère, *lui faisant les yeux doux* : Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal, Monsieur le policier.

La policière, *perturbé* : Non, Madame, mais votre fille a enfreint la loi !

La mère *se penche pour prendre un sac à main* : Ah, quel malheur, veuillez m'attendre, je vous pris, je prépare mes affaires.

La policière : Naturellement.

La mère : Voilà, je suis prête.

La policière la guide à travers le théâtre.

La mère : Dites-moi, Monsieur, vous m'amenez en prison ?

La policière, *tâchant de ne pas la regarder* : Oui, Madame.

La mère, *sur un ton plaintif* : Hooo, mais c'est terrible ! On dit que la prison est un lieu sale où les hommes sont plus fous les uns que les autres.

La policière : Ce que l'on raconte est faux.

La mère : Est-ce bien vrai ? Me le promettez-vous ? Est-ce que c'est vous qui veillerez sur moi, quand j'y serai ?

La policière, *charmée* : Vous verrez, Madame, la prison n'est pas si terrible qu'elle en a l'air, n'ayez point d'inquiétudes.

La mère, *sur un ton rassuré* : Ho, c'est gentil à vous de me réconforter, vraiment.

La scène se passe en prison

Scène V

La policière, *tenant fermement la jeune fille* : Ah, tu as cru pouvoir faire ta loi, jeune impertinente, mais on ne m'échappe jamais ! Ha ha ha ! Tu vas sagement patienter derrière les barreaux, en attendant que je te ramène au tribunal.

La jeune fille, *apercevant sa mère en prison* : Maman !

La mère : Ah, ma fille, te voilà !

La policière, *jette la jeune fille dans la cellule* : Voilà, on ne bouge plus !

Scène VI

La mère : Ma fille, dans quel pétrin es-tu allée nous fourrez ?

La jeune fille, *étreignant sa mère* : Ils m'ont arrêté, car je portais un pantalon !

La mère : Mais tu sais pourtant que les filles ne peuvent pas en porter !

La jeune fille : Mais la loi est injuste, il faut la changer !

La mère : Commençons par sortir de là.

La jeune fille, *sortant un trousseau de clefs de sa poche* : Cette idiote de policière n'a pas même remarqué que je lui avais dérobé les clefs !

La mère : Bien, ouvrons la porte et sortons !

Scène VII

La policière, *apercevant les deux femmes s'enfuir* : Eh ! Vous, là ! Ne partez pas ! Revenez !

La jeune fille et sa mère s'immobilisent.

La jeune fille : Conduisez-nous au tribunal, nous voulons parler à la juge.

La policière, *leur nouant les mains dans le dos à l'aide d'une grosse corde et leur reprenant les clefs* : Suivez-moi.

Scène VII

La policière, *guidant les deux femmes devant la juge* : Madame la juge, voici la fille qui portait un pantalon et sa mère.

La juge, *s'adressant à la mère* : Eh bien, Madame, savez-vous quelle infraction à commis votre enfant ?

La mère : J'en ai eu vent.

La juge : Bien, bien. Vous savez que les femmes sont interdites de porter des pantalons ?

La mère : Oui, parfaitement, je le sais. Mais

La juge, *la coupant* : Alors comment pouvez-vous expliquer que votre fille porte un pantalon ?

La mère : Je demande à changer la loi. *Elle se tourne vers le public et choisit une personne au hasard.* Vous, trouvez-vous normal que les femmes n'aient pas le droit de porter des pantalons ? *Elle s'adresse à une seconde personne.* Et vous ? Vous trouvez ça juste ?

La juge, irritée : Arrêtez, voyons, vous ne pouvez pas faire changer la loi selon votre désir !

La jeune fille : Mais cette loi est absurde ! Vive les pantalons ! Et vive les femmes ! *Puis elle parvint à délier ses mains. Elle se jette sur la juge et la renverse.*

La juge : Ahhhh ! Mais arrêtez-la ! Arrêtez cette enragée !

La jeune fille, *assommant la juge et montant sur son fauteuil* : Ne nous laissons plus faire ! À partir d'aujourd'hui, tout le monde aura le droit de porter des pantalons !

Rosa Montin Giovanola
d'après une idée originale de Laëtitia et Eulalie
FIN



LE CHOIX C'EST LE SÉSAME DE LA LIBERTÉ

Je suis née dans une famille très ancrée dans les traditions.

Les traditions vous voyez ? Ce sont ces principes et dogmes qui se perpétuent de génération en génération sans être remis en question.

Dès mon plus jeune âge, c'est-à-dire à 8 ans j'avais pris conscience des inégalités sociales.

J'étais très proche de ma mère. Une femme très forte et courageuse aimant beaucoup sa famille mais paradoxalement mal aimé de sa belle-famille.

La place de la femme était de second rang, elle n'avait de valeur que dans son rôle d'épouse et de mère. Elle n'avait pas le choix de son avenir, ses parents décidaient à sa place, puis une fois mariée c'est son conjoint qui prenait le relais.

Ma mère n'a pas choisi son mari, elle n'avait que 8 ans lorsque celui-ci lui a été présenté comme étant le futur père de ses enfants.

Ma mère n'a pas choisi sa carrière, tout simplement parce qu'elle n'a pas eu le choix d'aller à l'école.

Ma mère n'a pas choisi sa féminité, parce que très jeune les femmes plus âgées entraînaient les petites filles à être de futures bonnes épouses.

Ma mère n'a pas choisi ses loisirs, parce qu'une femme n'a de loisirs que de s'occuper de son foyer

L'intelligence financière c'est tout une autre histoire, ces choses-là étaient réservées qu'aux Hommes.

Les femmes s'occupent des courses de la maison en fonction de la somme d'argent qui leur a été remise.

Je n'avais jamais vu ma mère vraiment épanouie, j'en étais arrivée à la conclusion que je ne reproduirais pas le même schéma.

J'étais une petite fille très rêveuse, ces rêves ne m'ont jamais quitté même encore aujourd'hui.

Je continue de rêver grand.

Je m'étais donc promis de construire une vie selon mes propres choix.

Une vie qui me ressemble.

J'ai choisi mes études,

j'ai choisi ma carrière,

j'ai choisi mon mari,

j'ai choisi mes loisirs,

j'ai choisi ma croyance.

Je ne laisse personne décider à ma place parce que je sais qui je suis et je sais où je vais.

Bien évidemment cette liberté ne s'est pas faite sans adversité.

Et d'ailleurs vous connaissez vous une révolution ou un changement qui s'est fait sans opposition ? Cette mentalité de conquérant je l'ai acquise en essayant de sortir des liens générationnels qui comme par loyauté vous impose un chemin tout tracé.

L'opposition donne de l'adrénaline à mon combat, celui de marcher dans mon chemin de vie, d'occuper ma juste place dans le monde, de sortir des sentiers tout tracés par les traditions et les clichés sociétaux, afin de me frayer ma propre route.

Cela nécessite du courage, beaucoup de courage, de la force, de la détermination, de l'humilité et surtout beaucoup d'amour propre.

Aujourd'hui j'ai 45 ans et je suis mère, ma responsabilité c'est de laisser un bel héritage à ma fille. Mes combats ne seront pas les siens, les meilleures armes que je m'évertue à lui inculquer sont celles de la liberté dans son accomplissement personnel, l'importance d'avoir des valeurs fortes.

LES QUESTIONS

Une maman est très occupée. On peut la voir passer le balais mais elle pourrait tout aussi bien travailler à son bureau ou réparer le moteur de sa voiture.

Sa fille vient la déranger.

L'enfant : Maaaaman, est ce qu'on peut aller chez Yasmine ? Est ce qu'on peut aller à la boulangerie ? Est-ce que peut aller acheter des bonbons ? Est-ce qu'on peut aller à Babyland ? Est-ce qu'on peut aller à la piscine ? Est-ce qu'on peut aller à Disney ?

La maman : Clara VAS DANS TA CHAMBRE !

L'enfant quitte sa mère et va s'asseoir sur une chaise à l'autre bout de la scène. Quand elle a fini son travail la maman rejoint sa fille.

La maman : Claraaaaaa, est ce que tu as rangé ta chambre ? Est-ce que tu as pris ta douche ? Est-ce que tu as lu ton livre ? Est-ce que tu as trier tes vêtements ? Clara, je te parle ! Réponds-moi ! Est-ce que tu ranger tes affaires ? Tu as lu ta leçon de Maths ? et celle de géographie ?! Clara, tu as tes devoirs ?

L'enfant : Tu m'énerves ! J'ai envie de te noyer dans la casserole, de te brûler dans la baignoire, de te jeter par la fenêtre et de t'aplatir dans le mur !

VAS DANS TA CHAMBRE ! TU M'ÉNERVES !

*FIN.
Maïa*

COMPAGNIE LIRIA

« Le théâtre est une façon de décroisonner le quotidien et d'ouvrir différents chemins pour mieux s'approprier le réel » - Simon Pitaqaj

La compagnie Liria a été créée en 2008. Le théâtre donne la force de vouloir, à son tour, prendre la parole pour s'exprimer sur ce qui nous échappe. Il propose une autre façon de vivre : ne plus être effacé de son existence.

La Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes. Au fil du travail de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots du public se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres ... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

CONTACT

Artistique :

Simon Pitaqaj

lirateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration :

Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com



AGENCE
NATIONALE
DE LA COHÉSION
DES TERRITOIRES

